

Paris, le 6 Mars 1879.

Mademoiselle,

Je ne veux pas laisser passer la journée sans réparer, par l'intention au moins, le malentendu qui vous a dicté la dernière page de votre lettre. Cette page est si noble que j'ai bonne envie de ne pas regretter le malheureux et malencontreux mot qui l'a provoqué. Mais enfin vous croyez avoir été mal comprise, et vous auriez le droit de vous en plaindre. Au lieu de m'en vouloir, vous me faites des excuses. C'en est trop, et je vous dois, je me dois à moi-même de vous délayer, sans perdre une seconde, que si quelqu'un a été maladroit, c'est moi, uniquement moi. Il faudrait que je n'eusse rien compris aux sentiments si merveilleusement délicats qui ont inspiré vos poésies, pour vous croire capable de toucher d'une main qui ne serait pas douce, aux blessures de qui que ce soit. Non, ce n'est pas cela que je voulais; si j'ai voulu un peu devant le moment où je vous ferai mes confidences c'est uniquement par poltronnerie, — sentiment qui doit vous inspirer peu de respect pour l'homme qui l'éprouve. Et puis, je vous l'avouerai et vous l'avez évidemment deviné: je suis de ma nature peu communément sensible; je suis ordinairement renfermé et concentré en moi-même, et pour trouver la force de surmonter mes excès et mes chagrins, je me retire ~~en moi-même~~, dans la solitude, préférant le

silence à la plainte. Dans tout cela, je n'ai oublié qu'une chose :  
c'est qu'avant de vous demander des renseignements sur vous-  
même, j'aurais dû vous envoyer sur moi tout ce que vous  
desirez savoir connaître. J'ai manqué avec plus vulgaires conve-  
nances, et maintenant que je m'en aperçois, j'en suis horrible-  
ment honteux. Je n'ai pas droit au pardon, mais vous me  
permettez, peut-être <sup>d. plaider</sup> les circonstances atténuantes : l'envie que j'ai  
eue de connaître un peu la personne d'inconnue dont je vou-  
lais entretenir mes futurs lecteurs m'a fait oublier totalement  
de faire un retour sur moi-même et de me poser cette ques-  
tion bien simple pourtant : qui suis-je pour aller questionner  
cette grande inconnue ? Vous m'avez pardonné mon indiscretion,  
pardonnez-moi aussi ma poltronnerie. Je ne sais si la migraine  
dont je souffre depuis deux jours me permettra de finir cette  
lettre ce soir ; mais je tiens au moins à vous montrer que  
je l'ai commencée le jour même où j'ai reçu la vôtre et où  
j'ai constaté que vous me soupçonniez de vous avoir prêtée des  
sentiments que vous n'avez pas.

Avant d'entreprendre mon petit récit, vous me permettez,  
n'est-ce pas ? de vous prier de vouloir bien le brûler dès  
que vous en aurez achevé la lecture. Je le ferai, du reste, très  
bref.

Je suis né en Alsace. Ici vous expliquera ~~par~~ la connais-  
sance que j'ai de la langue allemande. Je n'ai troué dans vos

volumes qu'un seul mot dont j'ais dû chercher le sens : le mot  
Brodem. Si je lis facilement l'allemand, je ne le parle que diffi-  
cilement, et je l'écris mal. A la rigueur, je réussissais à exprimer  
certaines idées relatives à la philosophie ou à la littérature,  
mais la bonne langue usuelle ne m'est pas familière. Ce que  
j'ignore surtout ce sont les termes et les formules de politesse.  
Wenn ich Ihnen deutsch schreiben, würde ich Gefahr laufen  
Ihnen Grobheiten zu schreiben anstatt Höflichkeit  
und Feinheiten. Et sans, j'ai le vague sentiment que la phrase  
que je viens d'écrire est parfaitement ridicule, et il me  
semble que je vous entends crier de rire. En entamant une  
correspondance en français avec vous, j'ai commis une autre  
inconvenance ; mais je l'ai commise parce que je savais, par la  
lecture de votre article sur Madame Ackermann, que vous  
comprenez parfaitement le français, et je pensais que, na-  
turellement, vous me répondriez dans votre langue mater-  
nelle. Grande a été ma surprise quand vous m'avez écrit en  
un français d'une pureté admirable. Vous m'avez prouvé une  
fois de plus que les étrangers sont moins ignorants que ~~vous~~  
vous et que nous ferions bien d'aller à leur école.

J'avais dix ans lorsque j'ai perdu mon père. J'ai gardé  
un souvenir bien vivant de l'heureuse vie de famille à  
laquelle il avait présidé. Il est mort laissant ma mère  
sans fortune, avec cinq enfants, dont l'aîné avait treize ans.



J'ai commence à donner des leçons à seize ans et demi; c'est  
irraisonnable, mais c'est moi. Peu de temps après la mort  
de mon père, j'ai senti s'éveiller en moi une inclination très  
vive pour une petite fille naissante qui prenait part à nos  
jeux. Cette inclination enfantine a grandi avec moi et est devenue  
peu à peu un sentiment profond, absorbant, d'autant plus indé-  
racinable peut-être qu'à partir d'un certain âge j'ai compris  
qu'il devait être malheureux et que, dès ce moment, j'ai pris la  
résolution et j'ai eu la force de ne pas l'avouer à la personne.  
des raisons pour lesquelles il m'était interdit de songer au maria-  
ge ne vous intéresseraient guère, sans une seule. La personne  
était catholique croyante et pratiquante; moi, protestant très  
avancé, très libéral. La jeune fille n'aurait jamais consenti à  
vivre avec un mécréant; moi, je comprends toutes les pra-  
tiques et je les explique philosophiquement, à l'exception d'une  
seule: je n'ai jamais pu me faire à l'idée qu'une union fût  
une vraie union lorsque l'une des deux parties ne s'est  
et livre ses secrets, par ordre, à un tiers. La confiance volon-  
taire est une des plus nobles choses que l'on puisse concevoir.  
La confession forcée me semble une dégradation forcée. Quoiqu'il  
en soit, plus je luttais contre ma passion, plus elle se développait,  
et plus aussi elle me rendait malheureux. Sombre, sauvage, tau-  
tème, j'introduis ma mère seule à mes tourments. Cela a duré  
<sup>et ensuite</sup> de dix ans à vingt-six ans; puis, il y a eu quelques an-  
nées de jeunesse. L'enfant a été, tout ce temps là, ma lecture

z. 7. N. 49156

favorite, sa mélancolie répondait merveilleusement à la mienne. Je commençais à peine à maîtriser un peu mes sentiments qu'une autre blessure, cruelle, nous était faite: mon frère se mourait. Il était notre favori à tous; il commençait à faire de la poésie et à composer de la musique. Plus jeune que moi, il m'était bien supérieur. Il n'y a pas de jour où son souvenir ne pleure en nous.

Quelques mois après la mort de mon frère, je passais par une nouvelle crise: la crise de la foi. J'avais été nommé, à 27 ans, pasteur de l'église française la plus importante de Strasbourg et de l'Alsace, et j'avais eu des succès vraiment extraordinaires. Dès d'une fois, en descendant de la chaire, j'étais été accosté par des inconnus qui me demandaient l'autorisation de publier, à leurs frais, ce que j'en venais de dire. J'avais pour auditeurs habituels des maîtres de la science qui ont un nom européen. J'ouvrais ma démission par simple règle de conscience, et je renversai du coup toutes les espérances de ma mère et de mes sœurs. J'étais arrivé à douter de beaucoup de choses auxquelles le théologien le plus ardent même doit croire. Je me surprenais à ne plus comprendre que l'on pût rester, la conscience tranquille et saine, dans une confession où l'on est tenu de croire, fût-ce un minimum, toutes les dimanches à heure fixe. L'obligation, par exemple, de prononcer, à heure fixe, une prière même variable, même composée par moi, commençait à me sembler un attentat à la pudeur religieuse. Bref, je me décidai à sortir d'une carrière où j'étais entré avec enthousiasme, pour laquelle j'étais qualifié; mais je n'en sortis pas en héros. Je luttais longtemps avec moi-même, cherchant à me convaincre qu'en fond j'étais plus croyant que je ne m'en doutais: mes sœurs, l'importaient, j'en devins malade, et pour ménager la

distinction de collègues presque aussi avancés que moi, je donnai pour motif public de ma démission ma maladie, qui, en réalité, était un effet et non une cause.

Que faire ? J'allai à Paris, désirant entrer dans le journalisme. Je ne fis rien de l'étranger et je subis bien des humiliations, afin de gagner ma vie en attendant que je fasse des amis au temps. J'y restai au commencement de 40, et j'y suis resté depuis. J'avais, en entrant, bien des illusions sur le journalisme, il ne m'en reste plus aucune, et le métier que je fais m'est en horreur. Faire de la politique c'est remuer et analyser des ordures. — Deux ans après la guerre, ma mère et mes sœurs, voulant rester françaises, sont venues me rejoindre à Paris. Mon héroïque mère s'est transplantée ainsi à 67 ans. Un an après, nouvelle crise. J'avais rencontré dans un salon que je fréquentais beaucoup une personne charmante, et peu à peu je m'étais surpris à m'occuper qu'elle commençait à m'inspirer un sentiment d'urgence pour moi — d'urgence parce qu'il m'était de nouveau interdit de m'y livrer. Une fois au clair sur ce que j'éprouvais, il n'y avait plus à hésiter. Je ne dis mot à qui que ce fût, et je disparus du salon pour n'y plus reparaitre. On m'y prend évidemment pour un toqué, on ne sait à quel attribuer ma fuite, ma mère n'en sait rien et que j'ai fait.

Je n'ignorais encore de cette nouvelle blessure, qu'arriverait l'effroyable accident que je vous ai raconté et qui vous coûta ma seconde sœur. C'était il y a deux ans et demi. Huit mois après, mon sœur aîné périssait exactement de la même manière. C'étaient de nobles filles, elles avaient joué un bon rôle en allant, tous les jours, tentant le bombardement de Strasbourg, donner leurs soins aux soldats blessés et en continuant le métier de sœurs

de charité pendant un an après la reddition de la ville, jusqu'à ce que  
le dernier malade fut sorti de l'hôpital. Après, sans d'ailleurs,  
une pareille mort! Tout commentrice est inutile, n'est-ce pas? mais  
vous comprendrez maintenant que je recule un peu quand je suis  
amené à raconter ces catastrophes. Nos sommes restés six mois au  
moins à nous chercher avec angoisses, ma mère, ma sœur et moi,  
sans la foi que le miracle réalisait dans notre appartement,  
pâlissant, nous comptant, nous demandant qui d'entre nous était de  
nouveau la victime d'une atteinte de fièvre. Maintenant nous sommes  
beaucoup plus calmes, mais nos sommes brisés, et tout est fini  
pour nous et bien fini. Nous ne demandons plus rien à la vie. Nous  
ne demandons qu'une chose, ma bonne sœur et moi, c'est que notre  
mère nous soit longtemps encore conservée. Nous nous étouffons  
même qu'elle ait été jusqu'ici: nous pourrions être encore plus  
malheureux que nous le sommes.

Ma mère est mon tout, ma vie, mon âme, ma conscience.  
Jamais créature plus héroïque, plus pure, plus éprouvée n'a vécu  
sur terre. Ce que je vous ai raconté de ses supplices n'est pas tout. Je  
me dis souvent en contemplant cette mater dolorosa que l'histoire  
a bien tort d'appeler grands les hommes qui ont fait du tapage,  
qui ont battu et triomphé sur une grande scène, avec applaudisse-  
ments de la foule. Les grands ce sont les petits qui luttent, ignorent,  
obscurs, livrés à leurs propres forces, et qui restent purs alors que la  
mortelle cabine s'incurve sur leur tête. Ici beau faire, beau regarder  
autour de moi, je ne vois personne qui soit plus grand que ma  
mère.

Je m'arrête là. Vous devez être bien fatigué de me lire. Je n'ai  
pas besoin de vous dire qu'après ma mère et ma sœur, ce  
que j'aime le plus c'est la poésie. Après tant de sang et de

délires mentis, un peu de vin pour calmer la pensée exaltée.  
Ma mère n'a plus la force de résister que les amis, de mes sœurs,  
qui m'ont aidé à faire les veilles funèbres. Dans cette solitude  
qui vous conviendrait seule, où vous vivriez avec ceux qui ne sont  
plus, où vous auriez plaisir à sentir le courant de la vie  
passer loin de vous, la poésie me berce et me fortifie. Mon livre  
ne sera pas l'œuvre d'un amateur-jugeur; ce sera un salut à  
ceux qui ont souffert également, un lointain et indéfini et sûr de  
ce qu'il y a de plus intime en moi.

Vous me connaissez maintenant. J'ai été plus long que je ne  
comptais l'être en commençant, et surtout je n'ai pas fait toi-  
tête de ma personne et de mon style. J'ai été entraîné par le be-  
soin que j'avais de répondre à votre lettre par le plus grande  
peu de confiance et d'amitié que je puisse vous donner. Je  
vous ai parlé comme à une sœur aînée, et je l'ajouterais  
au risque d'honorer un sentiment que peut-être vous ne com-  
prenez pas chez un homme; si j'avais dû faire ce récit oralement,  
je n'aurais fait moins franchise et moins complet. La distance n'est  
pas toujours un obstacle; au contraire, elle rapproche dans certains  
circonstances.

Ma franchise vous facilitera peut-être le pardon que je  
sollicite pour une phrase que vous avez peut-être trouvée exagérée  
et blessante mais qui <sup>vous</sup> paraîtra moins étrange après tout ce que je  
vais de vous dire. Le qui vous a paru dur pour vous n'était que  
mélancolique; c'est le ton qui fait la chanson, et sur le papier, toutes  
les phrases ont malheureusement le même ton. Songez bien que  
vous êtes incapable de me blesser, que je le sais, et que si j'ai sem-  
blé suggérer le contraire, c'est pure maladresse.